La Vérité

sur

LES ROUMAINS DE SERBIE

par

T. R. Georgevitch

La Vérité

SUR

LES ROUMAINS DE SERBIE

par

T. R. Georgevitch



1919

—

IMPRIMERIE "GRAPHIQUE"

5, rue Lamblardie, 5

PARIS

La Vérité sur les Roumains de Serbie

La Vérité sur les Roumains de Serbie

INTRODUCTION

Les Serbes et les Roumains ont été pendant tout le cours de leur histoire non seulement les meilleurs voisins, mais aussi des amis d'une fidélité à toute épreuve. Une seule fois, en 1394, le peuple serbe s'est battu contre les Roumains, à une époque où les souverains serbes, en leur qualité de vassaux de la Turquie, furent forcés de combattre le voyvode (prince) roumain Jean Mircea. Un historiographe serbe, contemporain de cet événement, dit comment les souverains serbes ne consentirent que par force et le cœur serré à prendre part à cette lutte et comment le roi Marko (1371-1394, Kraliévitch Marko, le héros fameux de la poésie nationale serbe) prononça avant la bataille les paroles suivantes : « Je prie Dieu que les Chrétiens (les Roumains) sortent vainqueurs de ce combat, dussé-je tomber le premier. »

A dater de cette époque, et tout au long de la pénible histoire des peuples serbe et roumain, non seulement un accord complet n'a cessé de régner entre eux, mais, de plus, ils ont été animés jusqu'à ce jour, d'une affection véritable et réciproque. Ni les grands événements politiques, ni les guerres, ni les grandes tentations, ni toutes les tentatives de l'Autriche-Hongrie tendant à semer la discorde entre eux, — rien n'a pu réussir à ébranler leur amitié.

Aujourd'hui à nouveau, une date sombre doit être

marquée dans les annales des relations serbo-roumaines. Quelques chauvins roumains à Paris, non pas « par force et le cœur serré », comme autrefois les souverains serbes, mais en pleine liberté et volontairement, se sont levés pour renverser et ternir une tradition idéale que les deux peuples voisins avaient pieusement conservée durant de longs siècles.

Ce fait est très symptomatique. Il se produit aujourd'hui alors que les jours les plus resplendissants de leur histoire se lèvent pour les peuples serbe et roumain, et se dessinent à l'horizon, sous des couleurs brillantes, les contours de la concorde et du travail en commun, s'ils veulent conserver ce qu'ils ont acquis au prix de leur sang et assurer leur progrès dans l'avenir. Il surgit juste au moment où l'on pensait qu'avec la disparition de l'Autriche-Hongrie, l'ombre même de toute intrigue entre Serbes et Roumains devait disparaître, — il apparaît en quelque sorte comme une réminiscence de l'ancienne politique autrichienne entre eux.

Quelques chauvins roumains — passons tout de suite aux faits — ayant un renégat à leur tête, ont commencé à inonder le monde de brochures et d'articles dans lesquels on demande : ou bien que les Roumains habitant la Serbie du Nord-Est restent à la Serbie en compensation des Serbes qui reviendraient à la Roumanie dans le Banat, — ou bien que la Serbie cède à la Roumanie la partie de ses territoires habitée par les Roumains « conformément au principe des nationalités ». Les hommes politiques roumains clairvoyants, les véritables patriotes et les hommes connaissant l'étendue de la population roumaine en Serbie et le rapport numérique entre Roumains et Serbes dans les territoires serbes, n'avaient jamais soulevé cette question. La question des Roumains de Serbie était inexistante. Jusqu'à présent, l'Autriche seule l'avait soulevée, parce qu'elle avait besoin de faire naître la discorde entre la Serbie

et la Roumanie. Elle a « montré du doigt », pour la dernière fois, en 1913 et 1914, la Serbie du Nord-Est « comme un terrain d'expansion naturelle et légitime du Royaume de Roumanie ». Mais, « la Roumanie n'a jamais voulu écouter cette voix de sirène » (1).

Aussitôt qu'à Paris ce rôle traditionel de l'Autriche a commencé à revivre, quelques intellectuels serbes se sont empressés de l'étouffer, aussi bien dans l'intérêt des Serbes que dans celui des Roumains. D'un ton très modéré, d'une manière tout amicale, ils ont, avec preuves à l'appui, fait ressortir l'inexactitude, le manque de logique et le côté absurde des prétentions des chauvins roumains et des continuateurs de la politique autrichienne entre Serbes et Roumains.

Malheureusement, cela n'a pas paru suffisant à ceux-ci. Ils se sont adonnés à un travail encore moins scrupuleux. En plus de nouvelles brochures et de nouveaux articles dans les journaux, ils ont créé : « le Comité National des Roumains de Serbie » et la « Ligue pour l'affranchissement des Roumains du Timok et de la Macédoine » ; ils ont rédigé le « Mémoire des Roumains de Serbie » qu'ils ont remis à la Conférence de la Paix et dans lequel ils demandent que la Serbie du Nord-Est soit cédée à la Roumanie.

Les Serbes n'ont pas attaché d'importance à tout cela ; ils savaient que le monde n'était pas assez crédule pour croire sur parole une poignée d'hommes qui peuvent être des patriotes très sincères et convaincus mais qui sont aveuglés par leur intérêt ; ils savaient aussi que la Conférence de la Paix connaissait bien les partisans de semblables tendances et qu'elle voyait clairement les questions qu'elle avait à résoudre.

Moi-même je n'aurais pas écrit un seul mot sur tous

(1) *La Roumanie* 27 novembre 1914, n° 4.632.

ces agissements, si je n'avais pas été provoqué. En 1906, j'avais fait imprimer une relation d'un voyage fait à travers les régions de la Serbie habitées par les Roumains, et j'y avais exposé les données et les impressions que j'avais pu recueillir à la hâte, en cours de route. Dans le « Mémoire des Roumains de Serbie », que les chauvins roumains ont remis à la Conférence de la Paix, et dans quelques autres brochures écrites pour fournir une documentation aux raisons qu'ils font valoir en faveur des droits roumains sur la Serbie du Nord-Est, ils ont commis cette injustice, — tout en me faisant l'honneur d'invoquer mon autorité comme celle d'un auteur « bien connu pour ses études ethnologiques » qui « a publié sur eux (les Roumains de Serbie) une brochure dans un esprit scientifique et impartial », — ils ont commis cette injustice, dis-je, de tirer de mon livre certains passages, de les combiner et de les commenter d'une manière tellement arbitraire, qu'ils ne représentent plus, ainsi présentés, ni les véritables données que j'ai recueillies, ni mes véritables impressions; à en juger par leurs écrits, il semblerait que je défends, moi aussi, le même thèse qu'eux au point de vue des Roumains de Serbie.Aussi, est-ce la raison pour laquelle je ne puis demeurer indifférent. Je n'ai pas sous la main mon ouvrage en question, pour être à même de procéder à des comparaisons et d'en tirer mes données authentiques et mes impressions, telles qu'elles y sont consignées. Cependant, je connais et possède fort bien mes données et impressions sur les Roumains de Serbie ; de plus, je me suis consacré à des études et des recherches sur eux, même depuis 1906, en effectuant des voyages dans les régions serbes habitées par les Roumains, et en étudiant minutieusement la littérature qui se rapporte à eux. Aussi vais-je exposer à cette place, sommairement, mes connaissances sur les Roumains de Serbie, cette fois-ci encore « dans un esprit

scientifique et impartial ». Non seulement ces connaissances acquises ne modifieront en rien mes données et impressions de 1906, mais au contraire, elles ne feront que les appuyer davantage et les fixer mieux encore. De cette manière, la question des Roumains de Serbie gagnera beaucoup en clarté.

Pourquoi les Roumains se sont-ils établis en Serbie ?

La Serbie du Nord-Est, et notomment les départements de : Pojarévatz, Kraïna, Timok et Morava, quoique ayant une énorme majorité de population serbe sont également peuplés d'un nombre important de Roumains. Ces Roumains sont des nouveaux venus immigrés de Roumanie et du Banat, d'où leurs noms de *Tarani* (de Tara ou Tara Rumuneasca, c'est-à-dire terre roumaine, Roumanie) et de *Ungureani* (de Unguria, c'est-à-dire Hongrie).

Les anciens colons romains qui se trouvaient en nombre important dans toute la Presqu'île des Balkans, ont complètement disparu de Serbie dès le XVe siècle, sans laisser aucune trace, et ils n'ont aucun rapport avec les Roumains actuels de Serbie. Le seul souvenir qui soit resté des anciens colons romains se retrouve encore dans les noms géographiques qui surprennent par leurs appellations, au milieu d'une population purement serbe (Stari *Vlah*, Vieux-*Valaque*, dans la Serbie du Sud-Ouest, *Vlachka* Ravan, Plateau-*Valaque* sur le Kopaonik, *Vlachko* Polyé, Plaine-*Valaque*, dans le département de Podounavlyé, Charbanovatz, dans le département de Nich, etc...). Il est intéressant de faire remarquer que ces anciennes appellations géographiques romaines sont très rares dans la région où vivent aujourd'hui les Roumains de Serbie. Par conséquent, il n'existe pas de continuité entre les anciens, c'est-à-dire les colons romains de Serbie et les Roumains actuels ; ceux-ci sont des nouveaux venus.

Le territoire où vivent aujourd'hui les Roumains de Serbie, était, avant leur arrivée, uniquement serbe. Il faisait partie intégrante de l'ancien Etat serbe. Là se

trouvent les anciens monastères serbes : Gornjak (fondation du prince Lazare 1372-1398), Manassiya (fondation de Stephan Lazarévitch 1389-1427), Touman, Boukovo, Vitovnitza, Manastiritza, Vratna. D'importantes mines serbes s'y trouvaient, que les chants nationaux mentionnent encore aujourd'hui avec fierté et dont le souvenir est toujours vivant dans les appellations géographiques (Roudna Glava, Zlatovo, Zlot, Maidan-Koutchaïna, Chachka, dont le nom vient des mineurs allemands, les Saxons, qui travaillaient dans ces mines, le Timok « le ruisseau d'or » des chants nationaux serbes, etc.). Tous les anciens cimetières de l'époque ayant précédé l'établissement des Roumains sont uniquement serbes. Toutes les épitaphes sont serbes et ne se rapportent qu'à des Serbes.

En venant s'établir dans la Serbie du Nord-Est, les Roumains y trouvèrent des Serbes, soit indigènes, soit nouveaux venus des provinces serbes du Sud-Ouest et du Sud qui arrivaient continuellement, même après l'établissement des Roumains, jusqu'à l'époque la plus récente. La meilleure preuve que cet événement s'est passé de la manière qui vient d'être décrite, se trouve dans les noms géographiques qui sont uniquement serbes dans toute la Serbie du Nord-Est, aussi bien pour les régions : Kraïna, Klioutch, Poretch, Tsrna Reka, Zvijd, Homoliyé, Pek, Stig, Mlava ; — que pour les montagnes : Tsrni Vrh, Sto, Mirotch, Véliki Krch, Leskovik ; — que pour les rivières : Poretchka Reka, Tsrna Reka, Krivovirski Timok, Pek ; et presque (1) pour tous les villages : Brestovatz, Bor, Dou-

(1) Je dis : « presque », parce qu'il y a des villages habités par des Roumains et qui portent des noms turcs : Tabakovatz, Djaniévo, Yakoubovatz, Moustapitch, etc. Il n'y a que quelques villages qui aient des noms roumains (Valakonié, Klokotchevatz, et quelques autres encore) mais on sait pour chacun d'eux l'époque de sa fondation et l'origine de son nom.

boka, Rakova Bara, Boliyétin, Kobichnitza, Tsrnaïka, Manastiritza, Toponitza, Slatina, Kaménitza, Doubotchani, Vrbitza, Retchitsa, Glogovitza, Podvrchka, Grabovitza, etc... Enfin, les traditions locales, liées à certaines localités et observées aussi bien par les Serbes que par les Roumains, prouvent également que les Roumains sont venus s'établir dans des régions purement serbes. Ces traditions ne se rapportent qu'à des personnages historiques serbes et à des événements de l'histoire serbe (tradition du Monastère de Gornjak avec le prince Lazare, du Monastère Touman et de Milocheva Koula (la Tour de Miloche, dans le Poretch), avec Miloche Obilitch, du village Chetonia avec la princesse Militza, du village Izvaritza avec la bataille de Kossovo, de Markova Krtchma, l'Auberge de Marko, et de Mirotch avec Kraliévitch Marko, etc...). Les Serbes, pas plus que les Roumains de la Serbie du Nord-Est, ne savent rien des personnages historiques roumains ni des événements de l'histoire roumaine.

Du reste, les Roumains de Serbie eux-mêmes ont connaissance de leur arrivée récente en Serbie. Toute famille possède sa tradition à ce sujet. Tous, ils savent qu'ils sont des immigrés, tous savent d'où ils sont venus. Beaucoup d'entre eux connaissent même la localité d'où ils sont originaires et les parents qu'ils y ont laissés.

La cause première de la colonisation roumaine en Serbie est la suivante. Par suite de l'invasion turque et de la situation déplorable faite aux populations soumises à la domination turque dans des régions entières de la Serbie actuelle, ces populations se virent obligées d'abandonner leurs foyers et de fuir au-delà de la Save et du Danube. C'est surtout dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, qu'un grand nombre d'habitants de la Serbie du Nord-Est dût s'enfuir. Du fait de cette fuite, la Serbie du Nord-Est vit sa population se clairsemer. Les

plaines fertiles du Danube, du Timok et de la Morava, les montagnes situées entre les bassins de ces fleuves, les forêts et les riches pâturages de ces régions ne pouvaient rester déserts. Petit à petit, elles commencèrent à se peupler d'immigrés venus des régions serbes du Sud-Ouest et du Sud. Cette immigration s'étendit même parfois jusqu'à la Bulgarie occidentale actuelle. A peu près à la même époque, se placent les débuts de l'établissement des Roumains dans la Serbie du Nord-Est.

En plus des territoires déserts de la Serbie du Nord-Est qui les tentaient, les Roumains avaient encore d'autres raisons spéciales de quitter la Roumanie et de venir en Serbie. Malheureusement, ces raisons ne peuvent être invoquées sans horreur et je regrette infiniment d'être obligé de soulever pour un instant les pierres des tombes des cruelles générations roumaines qui ont chassé les paysans roumains de leurs foyers et dont le seul souvenir fait rougir les générations roumaines d'aujourd'hui qui ont un sentiment si élevé de l'honneur. Les Roumains de Serbie sont simplement des *réfugiés*. Ils se sont enfuis de Roumanie pour ainsi dire tout nus, sans rien emporter avec eux, ne cherchant qu'à sauver leur vie et leur honneur. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les paysans roumains ont été les *serfs* de leurs boyards. Le mot « robi » (esclave, serf) est usité par les Roumains eux-mêmes. L'affranchissement des paysans en Roumanie, vers le milieu du XIXe siècle, est appelé en Roumanie, *disrobirea taranilor*, ce qui signifie : affranchissement des paysans du servage.

En laissant de côté la question des origines du servage paysan en Roumanie — chose d'importance secondaire — je vais seulement exposer sommairement la situation de ces paysans. Tout le territoire de la Roumanie était divisé entre les boyards, l'Eglise et les paysans libres. Les travaux dans les propriétés des boyards et de l'Eglise, étaient exécutés par des paysans rou-

mains asservis, attachés à ces terres et menant une vie pénible d'esclaves ; seuls, les paysans libres étaient propriétaires de leurs terres et maîtres de leur destinée. Peu à peu, par les moyens les plus immoraux, les boyards et le clergé parvinrent à se rendre propriétaires de la presque totalité des terres en Roumanie. Les guerres contre les Polonais, les Hongrois, les Turcs et les Tartares, les guerres intestines entre Valaques et Moldaves, les années de mauvaise récolte, les épidémies et les mœurs primitives du peuple, tout cela contribua à épuiser économiquement les paysans libres et les força à s'endetter. « Or, il n'y avait pas d'autres prêteurs que les boyards et le clergé ; l'abîme de l'usure s'ouvrit sous les pas des *mosneni* (paysans libres), et ne pouvant pas se libérer, ils tombèrent, eux et leurs propriétés, aux mains des usuriers (1) ». L'injustice et la partialité des tribunaux vinrent encore à l'aide des usuriers, en chassant les paysans libres de leurs terres, même lorsqu'ils n'avaient aucune dette à leur charge. On exigeait d'eux des titres d'origine, quoique l'on sût que nombre de ces terres étaient devenues la propriété des paysans par droit d'occupation. Ne pouvant pas fournir ces titres, les paysans étaient simplement chassés de leurs propres biens.

« Là où il y avait des titres écrits, les boyards ou les agents des princes les falsifiaient ou les faisaient disparaître ; et lorsque malgré toutes ces fraudes, le *mosnen* pouvait arriver jusqu'aux tribunaux, il rencontrait, dans les boyards qui siégeaient, les hommes qui le dépouillaient, juges et parties dans leur propre cause, plaignants et exécuteurs, prononçant une sentence dont ils avaient signé la requête. Dans cette œuvre de rapine, le clergé appuyait les boyards ; les boyards appuyaient

(1) Elias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Danubiennes*. Paris, 1855, p. 293.

le clergé ; le château et l'église partageaient les dépouilles ». « Ravir à un paysan sa parcelle de terre est un titre d'honneur, une lettre de change tirée sur l'estime publique », dit un auteur roumain de la première moitié du XIX[e] siècle (1).

La constitution de Serban I[er], de 1594, a changé les paysans qui étaient cultivateurs sur les terres des boyards, en serfs qui « furent attachés à la terre sur laquelle ils se trouvaient ». « Dès lors, les cultivateurs se vendent avec la terre, et leurs noms figurent dans l'acte de vente » (2).

La situation des paysans roumains sur les propriétés des boyards arrogants et impitoyables était donc affreuse. Dans les territoires riches de la Roumanie, où la nature prodigue offrait à l'homme la plus large récompense pour ses efforts, les paysans ne faisaient que travailler ; le profit tout entier revenait aux boyards dont « toute la science économique n'a qu'un seul mot — le pillage » (3). Et ainsi, pendant qu'un luxe effréné régnait dans les palais des boyards et qu'on y menait une vie adonnée seulement aux plaisirs, les paysans, eux, traînaient une vie misérable dont le récit seul provoquera certainement une grande émotion. « Les cabanes des paysans n'étaient que d'obscures tanières, appelées *bodei*, des trous creusés dans le sol, avec un toit formé de perches recouvertes de terre, et dépassant à peine la superficie de la plaine. La terre qui garnissait le toit se recouvrait bientôt d'herbe, de sorte que de loin on eût dit une légère ondulation de terrain, si l'on n'eût vu s'échapper de temps à autre quelques nuages de fumée qui révélaient une habitation. L'intérieur était indescriptible : ni meubles, ni ustensiles, à l'exception

(1) *Ibidem* 293-295.
(2) *Ibidem* 297.
(3) *Ibidem* 282.

de planches servant de lit et de sièges, et de la marmite où se cuisait la *mamaliga* » (1). Un écrivain du commencement du XIX' siècle dit de la maison du paysan roumain qu'elle est une « véritable caverne de troglodyte » (2), et un autre auteur de la fin du XIX° siècle dit que « la hutte du nègre de l'Afrique est mieux faite pour satisfaire aux nécessités de la vie » que l'habitation du paysan roumain (3).

« La seule nourriture qu'il (le paysan roumain) partage avec sa famille est une pâte de farine de maïs apprêtée à l'eau. Ce mets simple et grossier s'appelle *mamaliga* ; il a l'avantage de pouvoir se préparer promptement et facilement ; si le paysan est aux champs, à travailler avec sa famille, en quelque endroit qu'il se trouve, il allume du feu et suspend, au moyen de trois morceaux de bois debout et croisés, sa marmite d'eau. Dès que l'eau est en ébullition, il y verse, avec un peu de sel, la farine, qui prend à l'instant la consistance d'une bouillie fort épaisse. Le refroidissement la rend plus compacte, et chacun en coupe un morceau avec un fil (4). »

Tout le reste était à l'avenant de pareilles habitations et d'une telle nourriture. Abattus moralement, les malheureux paysans roumains ne savaient point s'aider eux-mêmes ni opposer une résistance quelconque aux pénibles abus de leurs boyards ; ces derniers exploitaient cette situation jusqu'aux limites extrêmes. « Les boyards se sont créé un genre de commerce; ils tien-

---

(1) *Ibidem* 284.

(2) W. Macmichael, *Journal from Moscovy to Constantinople*, London 1819, p. 105.

(3) E. de Laveley, *La Péninsule des Balkans*, Paris 1888, t. II, p. 310.

(4) E. Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Danubiennes*, p. 283.

nent cabaret et alimentent l'ivrognerie. Les propriétaires boyards, en effet, ayant par la loi le monopole de toutes les productions alcooliques de leurs domaines, établissent des cabarets à leur compte, et, par une honteuse industrie, enlèvent au paysan les derniers *paras* (centimes) échappés à leur rapacité. Malheureusement, le paysan, comme tous les infortunés auxquels il ne reste ni espérance ni avenir, cède trop facilement aux tentations qui apportent l'oubli, et passe tous les jours de fête dans ces tristes réduits... Propriétaire, il lui dispute son salaire ; cabaretier, il l'en dépouille. Cette dernière spéculation est un double crime ; elle encourage, chez les paysans, un vice qui les dégrade ; elle enrichit le boyard par le produit du vice » (1).

« Si le *ciocoï* (nom que les paysans ont donné au boyard et qui signifie chien couchant) avait pu mettre la main sur le soleil, il s'en serait emparé et aurait vendu au paysan, contre de l'argent, la lumière et la chaleur de Dieu ! Si le *ciocoï* avait pu prendre possession des eaux de mer, il en eût fait un objet de spéculation ; et alors, il aurait asservi le paysan par les ténèbres, par le froid, par la soif, comme il l'a asservi par la faim, en s'emparant de la terre ». C'est ainsi que furent caractérisés les agissements des boyards par un paysan roumain qui fut appelé en 1848 devant une Commission composée de 18 boyards et de 18 paysans, qui était chargée de l'élaboration d'un projet de loi pour les classes agricoles de Roumanie ; d'autre part, un auteur roumain de cette époque écrit : « ce ne furent ni les guerres du Moyen-âge, ni les incursions annuelles des Tartares, ni les ravages des terres qui firent la décadence du pays ; la plaie vive, la gangrène qui le rongeait au cœur, en temps de paix comme en temps de guerre, fut la boyarie » (2).

(1) *Ibidem*, 283.
(2) *Ibidem*, 294, 296.

Si l'on ajoute à tout cela, le gouvernement tyrannique des princes roumains, l'impiété du clergé, le montant très élevé des impôts et des taxes, l'injustice et la vénalité des tribunaux, et d'autres abus de la pire espèce, on obtiendra un tableau réel de la situation des paysans roumains.

Toutes les soi-disant réformes apportées à la situation du paysan et toutes les prétendues lois étaient, ou bien sans importance, ou n'en constituaient, le plus fréquemment, qu'une aggravation. « La loi, pour le boyard, était lettre morte, n'ayant de valeur que lorsqu'elle offrait un texte pour de nouvelles chicanes. »

Après la loi du 5 août 1746, qui devait améliorer l'état des paysans, des milliers d'entre eux abandonnèrent leurs foyers et se tapirent dans les forêts, cherchant un refuge dans le brigandage et demandant à la violence ce que la violence leur avait ravi. Après le décret de 1775 qui devait, lui aussi, soi-disant améliorer la situation des paysans, 10.000 paysans se transformèrent en brigands et protestèrent, les armes à la main, contre l'injustice dont ils étaient victimes.

Cet état désespéré des paysans de Roumanie fut la cause de l'abandon de leurs foyers et de leur fuite dans toutes les directions : en Transylvanie, dans le Banat, en Serbie et en Bulgarie. Je ne puis mentionner ici toutes les émigrations roumaines ; aussi, n'en citerai-je que quelques-unes. Elles seront suffisantes comme exemples servant à caractériser celles qui ont eu lieu antérieurement aussi bien que celles qui les suivirent. Après la loi du 5 août 1746, une masse de paysans roumains s'est enfuie de Valachie et de Moldavie. Un recensement fait peu de temps après cette prétendue réforme, montre clairement quelle était la situation. Au lieu de 147.000 familles contribuables en Valachie et de 112.000 en Moldavie, il ne s'en trouve plus, dans le pre-

mier pays, que 70.000 et 50.000 dans le second (1). La dépopulation de la Valachie s'effectuait avec une telle vitesse et prenait de telles proportions que la Porte enjoignit en 1768 avec menaces à Charles Ghika de mettre un frein aux exactions. Effrayé, le prince Ghika ne parvint à faire revenir une partie des paysans qu'à l'aide de larges promesses, et encore, pour une courte période. En 1775 déjà, les émigrations reprennent dans toutes les directions. A la suite du Règlement Organique de 1831, des milliers de paysans roumains, incapables de résister aux dispositions sévères de ce Règlement, cherchèrent un refuge en dehors de leur pays. « Les paysans moldaves passent en Bucovine, en Bessarabie et dans la Dobroudja. Les Valaques, en Transylvanie, en Serbie et en Bulgarie. En vain, les bords des fleuves sont activement surveillés et comme en état de siège ; les émigrants franchissent les intervalles libres de troupes. L'hiver surtout, les émigrations se multiplient, lorsque le Danube, arrêté par les glaces, forme un pont toujours ouvert. » (2).

A part ces émigrations en masse, les Roumains se rendaient en Serbie également en groupes plus petits, même d'une seule famille, ou par individus isolés. Les actes des Archives Nationales serbes à Belgrade contiennent beaucoup de documents sur l'immigration roumaine en Serbie en groupes et individuellement, au cours du règne du prince Miloche Obrénovitch (1815-1839).

Les Roumains arrivaient en Serbie dans un dénuement extrême, ne possédant rien, n'apportant avec eux que leur misère, maudissant le pays d'où ils venaient et ses maîtres, demandant un refuge, aspirant à être protégés et à vivre une vie calme et sûre.

Voilà pourquoi les Roumains sont venus s'établir en Serbie.

(1) *Ibidem*, 72. (2) *Ibidem*, 319.

Les Roumains en Serbie

Une nouvelle vie entièrement différente commence dans le territoire de la Serbie pour ces misérables réfugiés roumains. Aussi bien sous la domination turque qu'après la libération, il y avait en Serbie de grandes superficies de territoires déserts. En arrivant en Serbie, les Roumains l'occupèrent à leur gré et en devinrent les maîtres absolus. Lorsque la Serbie fut affranchie, elle fit don aux réfugiés roumains de toutes les terres qu'ils avaient occupées comme terres sans maître et personne ne leur contesta jamais leurs droits sur elles. Seules, les personnes qui ont voyagé à travers la Serbie du Nord-Est, connaissent ces superficies immenses de terrain dans lesquelles sont situés les champs, les prés, les pâturages, les forêts, les fermes et les vignobles des immigrés roumains. Pendant la domination turque en Serbie, ils payaient aux Turcs les mêmes redevances que les Serbes, mais ces redevances ne pouvaient être, même de loin, comparées à celles qu'ils acquittaient en Roumanie. Egaux aux Serbes sous la dénomination turque, ils le demeurèrent également après la libération de la Serbie du joug turc. Ni sous les Turcs, ni dans la Serbie libre, ils ne furent soumis à des exactions, à des abus, ni à des chantages, comme ils l'avaient été autrefois en Roumanie. Les tribunaux turcs, aussi bien que les tribunaux serbes montraient à leur égard la même impartialité qu'envers les Serbes. Personne ne les entraînait au vice ni à l'immoralité et ne leur causait aucun dommage matériel.

A la place des « obscures tanières » dans lesquelles ils passaient avec leurs familles, des journées de désespoir, les paysans roumains venus en Serbie apprirent des Serbes à construire de belles maisons confortables

dans leurs villages dont plusieurs ressemblent à des villes. Au lieu de la *mamaliga* qui constituait en Roumanie leur seule nourriture, ils eurent en Serbie, dans leurs fermes, d'immenses troupeaux de bétail qui leur donnaient en abondance laitage et viande ; ils récoltèrent par fûts entiers le vin et l'eau-de-vie. Au lieu de rester dans le dénuement, comme en Roumanie après le pillage des boyards, en Serbie ils vendaient l'énorme surplus de leurs produits et figuraient parmi les plus riches habitants de la Serbie. Il suffit de passer par la Serbie du Nord-Est pour voir les grands villages roumains, riches, prospères et jolis, tels que : Valakonié, Bor, Krivelj, Ochtrelj, Ranovatz, etc... Leur seule comparaison avec les descriptions des villages de troglodyte de la Roumanie montrera tout de suite la différence qui existe entre le citoyen libre et satisfait de la Serbie et le serf d'autrefois de la Roumanie.

Voilà donc quelle est « la situation douloureuse des Roumains qui font partie du Royaume de Serbie », comme la qualifie dans son appel le « Comité de la Ligue pour l'affranchissement des Roumains du Timok et de la Macédoine » !

Depuis leur arrivée en Serbie, les Roumains ont eu, à tous les points de vue, une situation absolument la même que celle des Serbes. Pendant la domination turque, ils ont supporté les mêmes peines, et lorsque la Serbie a été libérée, ils ont joui de la même liberté et des mêmes privilèges. La situation des Roumains fut telle qu'elle vient d'être décrite, dès les premiers jours de la libération de la Serbie. Parmi de nombreux exemples, je n'en citerai qu'un seul. Sous le règne de Miloche Obrénovitch, lorsque les Turcs étaient encore en Serbie, il arriva qu'il firent violence à une jeune fille roumaine. Le prince Miloche intervint immédiatement de toute son autorité en faveur de cette jeune fille, et dans sa protestation auprès du Pacha de Belgrade, il

lui dit : « Nous ne pouvons pas permettre que de telles violences soient commises sur *nos filles* ». Et, depuis aussi, les Roumains ne différèrent jamais des Serbes dans aucun de leurs droits. Aucune loi d'exception n'existe pour eux en Serbie. Devant toutes les lois, devant toutes les autorités et devant tous les tribunaux, ils sont absolument égaux aux Serbes.

La prospérité et la liberté dont jouissent les Roumains en Serbie ont fait qu'ils ont toujours préféré leur nouvelle patrie à l'ancienne, qu'ils l'ont toujours défendue et qu'ils ont versé leur sang pour elle. A l'époque des insurrections pour la libération du joug turc, les Roumains se sont soulevés, eux aussi, et ont combattu côte à côte avec les Serbes. Ils chantent dans leur poésie, en leur langue maternelle, les jours pénibles vécus sous la domination turque et la lutte chevaleresque menée contre eux, — tout comme le font les Serbes dans la leur. Leur concitoyen, le Serbe Haiduk Veljko Pétrovitch, le plus grand héros de la première insurrection serbe (1804-1813) est glorifié dans les chants nationaux des Roumains de Serbie tout comme dans ceux des Serbes.

Jamais il n'y eut de mécontentement ni d'irrédentisme d'aucune sorte parmi les Roumains de Serbie. Entre eux et ceux de Roumanie, n'exista jamais aucune relation ; bien plus, les Roûmains de Serbie ne se sont jamais intéressés aux choses de Roumanie. Possédant des terres en quantité suffisante pour l'agriculture et l'élevage, ils n'ont jamais passé en Roumanie pour y chercher du travail, comme cela a été souvent le cas pour les populations des régions pauvres de la Serbie. Ils n'ont même pas montré de sympathie pour la Roumanie. Ils n'ont donné à ce pays aucun homme d'une certaine notoriété. Toutes leurs relations, tous leurs intérêts, toutes leurs sympathies, tout ce qu'ils pouvaient

donner, ils ne l'ont donné qu'à leur nouvelle patrie, la Serbie.

Dans leur élan patriotique, certains patriotes roumains ont essayé, il y a bien des années, d'inaugurer une propagande roumaine en Serbie. Cet essai a été tenté de plusieurs manières différentes ; se fiant à l'esprit primitif de la population, ils ont même employé pour leur cause les superstitions, les prétendus prophètes qui apparaissaient la nuit, vêtus d'une manière fantastique, pour dire au peuple que la terre roumaine se trouvait près du nombril de la terre (le mont Rtagne), les contes fabuleux, les menaces et les avertissements du ciel ; mais tout cela, en pure perte. Les Roumains de Serbie ne veulent pas entendre parler d'autre patrie que de la Serbie. Les chauvins roumains qui, aujourd'hui, ici à Paris, s'adonnent à la propagande pour l'union à la Roumanie de la Serbie du Nord-Est, et qui n'ont jamais vu les Roumains de Serbie, ne se doutent même pas quelle injustice ils commettent ainsi envers leurs co-nationaux de Serbie. Le seul d'entre eux qui se rende compte parfaitement de cette injustice, c'est le Dr Athanase Popovici, né et élevé parmi les Roumains de Serbie, et qui, s'il était leur ami véritable et l'interprète fidèle de leurs sentiments, n'agirait pas comme il le fait, tout au contraire. La meilleure preuve qu'il sait ce que pensent les Roumains de Serbie, c'est que pour son « Comité de la Ligue pour l'affranchissement des Roumains du Timok et de la Macédoine », il n'a pas pu trouver un seul membre qui soit Roumain de Serbie, — sauf lui ! — et que pour son « Mémoire des Roumains de Serbie » qu'il a remis à la Conférence de la Paix, il n'a pas pu trouver un seul Roumain de Serbie pour le signer, toujours exception faite de lui-même.

Enfin, tous les Roumains de Serbie ne sont pas des Roumains purs. Beaucoup d'entre eux sont des Serbes d'origine, qui avaient fui en Roumanie et dans le Banat

oriental, devant l'invasion et les mauvais traitements turcs ; dans ce milieu de Roumains, ils se sont roumanisés, et c'est comme Roumains qu'ils ont ensuite émigré en Serbie, fuyant avec de véritables Roumains devant la terreur des boyards. Il existe en effet des exemples d'hommes ayant fui en Roumanie devant l'épouvante turque, et étant revenus ensuite de ce pays (1). Beaucoup de familles de Roumains de Serbie ont conservé la tradition qu'elles ont été serbes autrefois, qu'elles ont traversé le Danube dans leur fuite devant la terreur turque, que dans ce milieu de Roumains elles ont perdu l'usage de leur langue natale et sont ensuite revenues en Serbie comme familles roumaines. Certaines familles de Roumains de Serbie portent encore aujourd'hui des noms qui tirent leur origine de leurs ancêtres Serbes. Tous les Roumains de Serbie observent les coutumes serbes. Tous fêtent la *Slava*, qui est une coutume essentiellement serbe ; ils la désignent du nom serbe de « Praznik ». Les Roumains de Roumanie, par contre, ne connaissent pas cette coutume. Les traditions historiques serbes qui se sont conservées dans les milieux roumains de Serbie, aussi bien que parmi les Serbes, rappellent, elles aussi, l'origine serbe des Roumains de Serbie. De même que les traditions serbes, celles des Roumains de Serbie ont conservé le souvenir des personnages historiques et des événements de l'ancienne histoire serbe (Kraliévitch Marko, Starina Novak, la bataille de Kossovo, etc...). Les Roumains de Serbie ne connaissent rien de la Roumanie, de ses personnages ou de ses événements historiques. La seule chose d'origine roumaine qui soit conservée dans leurs traditions, ce sont les tristes et terrifiants récits des supplices subis autrefois en Roumanie et de la fuite hors de ce pays.

(1) Voir E. Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Danubiennes*, p. 319.

Telle est la situation réelle des Roumains de Serbie. Je pense que les chauvins roumains la connaissaient eux-mêmes plus ou moins exactement, quoiqu'ils essayent aujourd'hui d'induire le monde en erreur sur les droits auxquels la Roumanie peut prétendre dans la Serbie du Nord-Est. Malgré tout cela, ils n'ont pas hésité — non pas à racheter les fautes de leurs ancêtres et à essayer de faire rentrer dans leurs anciens foyers leurs compatriotes disséminés, si ceux-ci y consentaient (ce qui se comprendrait jusqu'à un certain point) — mais à revendiquer encore des terres serbes. Bien plus, ils ne revendiquent pas seulement les territoires dont il a été fait don à leurs compatriotes exilés, en leur qualité de nouveaux ressortissants de la Serbie, qui les a recueillis, leur a sauvé la vie et les a rendus libres, riches et heureux, — mais ils demandent encore quatre départements de la Serbie du Nord-Est dont la population comprend, à côté d'une minorité roumaine, une énorme majorité serbe !

Contre-vérités sur les Roumains de Serbie

Les chauvins roumains n'ont pas hésité à avancer dans leurs brochures et leurs articles des affirmations qui portent atteinte à l'honneur de la Serbie et à sa bonne réputation. Je démontrerai par quelques exemples que ces affirmations sont absolument contraires à la vérité.

Ils prétendent notamment que le nombre de Roumains vivant en Serbie est beaucoup plus élevé que celui indiqué par les statistiques officielles serbes. Certains d'entre eux affirment qu'il y en a 250.000, d'autres 300.000, d'autres encore 350.000, et les derniers enfin, s'imaginant pouvoir faire tourner dans la Serbie du Nord-Est le principe des nationalités au profit de la Roumanie, prétendent que ce nombre s'élève à 500.000. En réalité, dans les quatre départements de la Serbie du Nord-Est, il y avait, en 1895, 159.510 Roumains ; en 1900, 120.658, et en 1910, — un peu plus de 90.000. Ces chiffres montrent clairement la décroissance des Roumains en Serbie. Les chauvins roumains ne peuvent cacher leur étonnement du manque d'accroissement des Roumains en Serbie et accusent l'Etat serbe de falsifier les statistiques. Or, il n'y a lieu ni de s'étonner, ni d'accuser qui que ce soit. L'histoire connaît un nombre infini d'exemples de pareils décroissances de peuples, lorsqu'ils se trouvent dans un milieu étranger et sont exposés à une influence étrangère. Elle mentionne même des peuples qui ont disparu complètement dans des circonstances semblables. Les Roumains de Serbie vivent dans un milieu purement serbe et se trouvent constamment sous l'influence serbe. Ils ne peuvent faire exception aux lois historiques. Ils se serbisent et leur nombre diminue de jour en jonr. Le surplus que re-

cherchent les chauvins roumains est allé rejoindre les Thraces qui vivaient autrefois sur les territoires de l'ancienne Dacie, les Illyriens qui peuplaient la Dalmatie, les millions de Slaves d'Allemagne, les Serbes qui, au XVII[e] siècle, ont émigré en Russie, et ceux qui habitaient autrefois dans le Banat oriental, enfin, tous les autres peuples de l'histoire ancienne et médiévale qui n'existent plus aujourd'hui.

Voilà pour les falsifications des statistiques serbes. Voyons à présent ce qui en est des affirmations des statistiques des chauvins roumains. Tant que leur attention n'avait pas été attirée sur le fait qu'une énorme majorité de Serbes vit en Serbie du Nord-Est aux côtés des Roumains (1), ils avaient affirmé qu'il y avait en Serbie de 250 à 350.000 Roumains. Lorsqu'ils se sont aperçus que ces chiffres n'étaient pas suffisants pour faire tourner le principe des nationalités dans la Serbie du Nord-Est au profit des Roumains, ils les ont simplement élevés à 500.000 (2). De cette façon arbitraire, ils auraient aussi bien pu faire monter le nombre des Roumains de Serbie à 50.000.000. Ce chiffre aurait été suffisant pour assurer aux Roumains le bénéfice du principe des nationalités, non seulement en Serbie, mais également dans toute la Péninsule des Balkans, y compris beaucoup de pays environnants. Mais

(1) Voir : *Les Roumains de Serbie* par Belic, Cvijic, Cok, etc. Paris, 1919, p. 6, où il est exposé que les départements du Nord-Est de la Serbie comprennent :

Départements	Serbes	Roumains
De Kraina	72.828	39.314
De Timok	124.770	24.768
De Pojarévatz. . .	333.775	26.131
De la Morava. . .	200.211	3.427
Total.	631.584	93.640

(2) Voir : *Le Temps* du 22 Avril 1919.

la question qui se pose alors est de savoir de quel côté se trouvent les falsifications? Est-ce dans les statistiques officielles serbes, dont les données ont été recueillies par les autorités municipales locales, qui sont aux mains des Roumains eux-mêmes dans les villages des Roumains de Serbie, et qui ont trouvé le chiffre de 90.000 Roumains, — ou bien dans les statistiques arbitraires des chauvins roumains qui ont découvert celui de 500.000.

En plus de la fausse accusation de falsification des statistiques que les chauvins roumains lancent contre la Serbie, ils l'accusent à faux pour d'autres choses encore. Ils affirment que « les autorités de l'administration serbe avaient entrepris une action de serbisation de cette population. La langue roumaine a été chassée de l'église et les livres saints roumains ont été brûlés ; dans les écoles, l'emploi du roumain a été interdit pour les enfants roumains » (1).

Tout ceci est contraire à la vérité.

Les autorités serbes n'ont jamais entrepris la serbisation des Roumains ; il n'y avait pas de raison pour qu'elles le fassent. En effet, jamais les Roumains de Serbie ne se sont targués de leur origine roumaine ; au contraire. Non seulement ils montraient de l'indifférence envers la Roumanie, mais n'en parlaient encore qu'avec horreur. Qu'est-ce que les autorités serbes auraient donc eu à craindre pour avoir recours à la serbisation ?

Quant à la langue roumaine dans l'Eglise et quant aux livres saints roumains, j'exposerai à ce sujet certaines données recueillies au cours de mes études sur les

(1) *Mémoire des Roumains de Serbie*, p. 5.

Roumains de Serbie et dont je suis certain que les Roumains eux-mêmes me sauront gré, car elles doivent leur être complètement inconnues. Lors du passage de la population roumaine, des prêtres roumains passèrent, eux aussi, en Serbie, apportant avec eux des livres saints roumains. Pour la première fois, il est fait mention de prêtres roumains en Serbie dans la première moitié du XVIIIe siècle, à l'époque de l'occupation autrichienne de la Serbie. Les délégués des métropolites serbes, qui inspectèrent, à cette époque, les églises et paroisses de Serbie, trouvèrent des prêtres roumains dans les villages roumains. Pour chacun d'eux, ils inscrivirent le lieu de la naissance et la date de son arrivée en Serbie. Comme les Serbes et les Roumains appartenaient à la même confession, et comme un grand nombre de prêtres roumains connaissaient également la liturgie slave dont les Roumains s'étaient servis jusqu'à une époque récente, il arriva que des prêtres roumains s'établirent également parfois dans des villages purement serbes. Il en fut ainsi même aux premières décades du XIXe siècle. Dans la Serbie libre, non seulement le prince Miloche Obrénovitch ne fit subir aucune vexation aux prêtres roumains, mais il ordonnait encore, comme cela ressort des actes des Archives Nationales serbes, que les candidats roumains fussent ordonnés prêtres toutes les fois qu'ils le demanderaient.

« Lorsque, dit Héliade Radulesco, on parle des prêtres de village en Moldo-Valachie, il faut se représenter un simple paysan égal en tout à ses paroissiens : même instruction, même costume, mêmes charges ; il laboure la terre, il nourrit sa femme et ses enfants ; il paye les impôts, il fait la corvée quand les armées protectrices envahissent le pays ; il n'est censé savoir que lire les livres imprimés de l'Eglise ; s'il sait, par hasard, écrire ou lire des manuscrits, c'est du luxe ; il ne doit faire que l'office divin et réciter les évangiles dans la langue

nationale, tels qu'ils sont, sans commentaires. » (1) Ces prêtres roumains, qui ne possédaient aucune instruction, étaient, de plus, superstitieux tout comme leurs paysans. Ils absolvaient les fidèles de leurs pêchés, les exorcisaient, lançaient l'anathème et commettaient des actes qui, quoique naïfs et comiques, n'en étaient pas moins contraires aux préceptes de la religion chrétienne. Il existe sur eux de nombreux témoignages de cette espèce, inscrits dans les Archives serbes des débuts du XIX[e] siècle. Le pope Yon, dans le Timok, faisait communier ses paysans en leur donnant de l'ortie en fait d'hostie ; un autre pope déterrait des vampires, etc... Mon intention n'est pas, en ce faisant, de présenter les prêtres roumains sous un aspect défavorable. En effet, les prêtres serbes eux-mêmes, sous la domination turque, n'étaient pas meilleurs. Ce n'était la faute ni des uns ni des autres, s'ils n'avaient pas eu l'occasion de se faire une éducation meilleure. Le nombre des prêtres roumains en Serbie diminuait rapidement, car les nouveaux venus étaient en proportion des émigrés roumains qui venaient encore en Serbie. Les anciens émigrés restaient donc sans prêtres roumains et en étaient réduits, du fait de la mort de leurs prêtres, à se choisir des prêtres serbes.

Tant que la Serbie se trouvait sous la domination turque et que l'Eglise serbe ressortissait des métropolites grecs, un semblable clergé pouvait être toléré ; mais lorsque la Serbie fut libérée, lorsque l'autonomie de l'Eglise fut proclamée et qu'à sa tête fut placé l'érudit théologien qu'était le Métropolite Pétar, les prêtres roumains disparurent peu à peu, tout comme les prêtres serbes ignorants et simplistes, et leurs places furent oc-

(1) J. Héliade Radulesco, *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine en 1848*, p. 27. cité par E. Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Danubiennes*, Paris, 1855, p. 322.

cupées par des prêtres ayant fait leurs études dans les séminaires. La Serbie n'ayant pas à sa disposition de nouveaux prêtres roumains, et personne ne lui ayant demandé d'en former, l'autorité ecclésiastique en fut réduite à nommer en Serbie du Nord-Est ceux dont elle disposait. Ils donnaient toute satisfaction à la population, et jusqu'à l'époque actuelle, personne ne s'est jamains élevé contre leur liturgie slave.

Les anciens livres saints roumains « n'ont pas été brûlés » comme l'affirment les chauvins roumains dans leur Mémoire. Ils avaient fini leur rôle et étaient retirés du service et déposés à la Bibliothèque Nationale à Belgrade, ou ils se trouvent encore aujourd'hui.

L'usage de la langue roumaine n'a jamais été interdit dans les écoles en Serbie, pour cette raison bien simple que cet usage n'a jamais existé. Jamais les Roumains de Serbie n'ont éprouvé le besoin d'une instruction roumaine et ne l'ont jamais demandée. Les écoles serbes leur donnaient complète satisfaction, de même que l'instruction serbe, qui leur suffisait pleinement, pour répondre à leurs besoins aussi bien sur les marchés que dans l'armée et devant toutes les autorités. L'idée d'une autre école et d'une instruction différente ne leur est même jamais venue.

Du reste, il est absolument inutile que j'écrive un seul mot pour la défense de la Serbie. Des faits que personne ne peut contester la défendent eux-mêmes. Il y a longtemps que la Serbie est un Etat constitutionnel. Les élections législatives y sont libres. Tous les citoyens y prennent part également. De tout temps, des Roumains de la Serbie du Nord-est ont été élus à l'Assemblée Nationale Serbe. Sous la protection de leur mandat de député, ils auraient pu, non seulement critiquer et exposer toutes les injustices dont ils auraient été les victimes, mais, de plus revendiquer tout ce qu'ils auraient considéré comme faisant défaut à leurs

concitoyens, et cela avec beaucoup plus de liberté et de facilité que ne le pouvaient faire les Roumains de Hongrie au Parlement Hongrois. Or, depuis que l'Assemblée Nationale Serbe existe, pas une seule fois le mécontentement des députés roumains ne s'y est fait entendre, et il n'y a pas eu une seule de leurs demandes qui n'ait reçu satisfaction.

De ce qui précède, on peut juger du bien-fondé des accusations portées par les chauvins roumains contre la Serbie.

Le Docteur Athanase Popovici

Dans le département de la Kraïna, à quelques heures en amont du Danube, en remontant de Négotine, sur la rive même du Danube et sur la chaussée même qui côtoie le Danube, se trouve le grand et coquet village roumain de Mihailovatz. Dans ce village est né le Dr Athanase Popovici, le seul Roumain de Serbie protestataire et le « Chef du mouvement national des Roumains de Serbie. »

Mihailovatz est un village d'origine récente. Il y a à peine quatre-vingts ans que les Roumains vinrent s'y établir. L'histoire de l'immigration des habitants de Mihailovatz en Serbie est conservée dans les actes des Archives Nationales à Belgrade. Je l'exposerai brièvement parce qu'elle est caractéristique pour l'établissement des Roumains en Serbie.

En face de Mihailovatz, au milieu du Danube, se trouve une île, appelée Véliko Ostrvo (Grande Ile). Cette île était habitée autrefois par les ancêtres des habitants actuels de Mihailovatz qui supportaient péniblement les exactions de leurs boyards (qu'ils appelaient, eux aussi, des *ciocoï*) ; peu à peu, famille par famille, chaque fois qu'une occasion propice se présentait, ils en profitaient pour s'enfuir en Serbie, jusqu'en 1835. En 1834, certaines régions de la Serbie du Nord-Est, parmi lesquelles le département de Kraina, échurent définitivement à l'autorité serbe. Les habitants de Véliko Ostrvo, sous la conduite de leurs « popes » au nombre desquels se trouvait certainement aussi l'ancêtre de M. Popovici duquel il tient son nom : Popovici-Popovitch, — adressèrent des suppliques au prince serbe Miloche Obrénovitch, lui demandant l'autorisation de passer en Serbie et le priant de leur venir en aide pour les libé-

rer des tortures qu'ils subissaient. Le prince Miloche se trouvant loin d'eux, à Kragouyévatz, c'est par l'intermédiaire de Voulé Gligoriévitch, alors représentant de l'autorité centrale à Donji Milanovatz, sur le Danube, qu'ils adressaient leurs suppliques pour être transmises au prince Miloche. C'est sous les couleurs les plus sombres qu'ils dépeignent au prince Miloche la tyrannie dont ils sont victimes de la part des boyards dont ils citent les noms, ainsi que toutes leurs misères qu'ils énumèrent expressément. D'un ton apeuré et servile, ils prient humblement et supplient le prince Miloche, dans les suppliques qu'ils lui adressent en langue roumaine, de leur tendre la main, de leur permettre de venir en Serbie et de les aider à sauver leur propre vie et leur propre honneur, de même que la vie et l'honneur de leurs familles. Le prince Miloche qui nourrissait des sympathies toutes particulières pour la Roumanie, n'aimait pas intervenir dans ses affaires intérieures, ni lui fournir des motifs de reproches. Il adopta donc une attitude des plus prudentes dans cette question. Mais lorsque Voulé Gligoriévitch se mit à lui envoyer requête sur requête, et même à lui faire part des suppliques orales des habitants d'Ostrvo, que lui transmettaient leurs députés, le prince Miloche, touché par leur infortune, céda enfin et donna des ordres pour que les habitants d'Ostrvo soient secourus. Et c'est ainsi qu'une nuit, avec l'aide des autorités serbes, Véliko Ostrvo tout entier passa du côté serbe. Le prince Miloche ordonna de bien recevoir les habitants d'Ostrvo, de leur faire don pour leurs premiers besoins de vivres et d'autres articles de première nécessité, de leur céder gratuitement des territoires pour l'établissement d'un village, d'immenses étendues de terrain pour l'agriculture et l'élevage ; à ses propres frais, il leur fit construire une église et leur accorda toutes les libertés et tous les biens dont jouissaient les Serbes de Serbie eux-mêmes. En

signe de reconnaissance, ces émigrants roumains appelèrent leur village Mihailovatz, du nom du fils cadet du prince Miloche, qui se nommait Mihailo (Michel).

La tradition populaire sur cette émigration des habitants de Mihailovatz est toujours vivante parmi eux. C'est un récit qui fait frémir et qui semblerait invraisemblable s'il n'était identique à celui qui se trouve dans les actes des Archives Nationales à Belgrade. Il y a longtemps déjà que l'homme de lettres serbe M. Dj. Militchévitch l'a consigné et je l'ai entendu raconter lors de mon passage à Mihailovatz en 1907. Les habitants de Mihailovatz savent fort bien que leur véritable vie indépendante, leur liberté et leur richesse ne datent que de leur arrivée en Serbie. C'est avec reconnaissance qu'ils se rappellent du nom du prince Miloche ; ils aiment leur nouvelle patrie comme les meilleurs patriotes et remplissent leurs devoirs comme les citoyens les plus loyaux. Le seul d'entre eux qui ne le fasse pas, c'est le Dr Athanase Popovici. Je n'ai pas connaissance des motifs de son patriotisme différent, mais ce que je sais, c'est qu'il ne représente l'opinion d'aucun Roumain de Serbie, ni d'aucun habitant de Mihailovatz.



Imprimerie

« GRAPHIQUE »



Rue Lamblardie

PARIS (XIIe)

